

LES ENIVRÉS

de Ivan Viripaev || mise en scène Clément Poirée

14 septembre > 21 octobre 2018



hottelo

« *Le Seigneur nous parle avec la langue de ceux qui sont ivres.* »
(Les Enivrés)

Le quarantenaire sibérien Ivan Viripaev – auteur, metteur en scène, acteur, scénariste et réalisateur –, se montre des plus facétieux avec l'écriture des *Enivrés*. La pièce prend l'état second d'ébriété au pied de la lettre, et ses buveurs excessifs font tomber leur propre masque comme celui de leur voisin, en vue de la vérité. Révélation rimbaldienne d'une belle conscience mystérieuse, surgie et dévoilée. Le débordement provoqué par les excès d'alcool ; cette perte de contrôle de soi, familière encore du processus initiatique et cathartique des anciens cultes bachiques et dionysiaques est un mode d'accès privilégié à la connaissance et à la création. Etre soûl revient à remporter victoire et vengeance sur la vie : « On oublie, on revoit, on ignore et l'on sait... » (Verlaine, Jadis et Naguère – « Amoureuse du diable »).

En compère et en joyeux drille, en complice de goguette, le metteur en scène et directeur du Théâtre de la Tempête Clément Poirée s'est amusé de l'état physique et mental de l'ivresse des corps, divertissant du même coup les spectateurs ravis.

A l'extérieur, sont claironnés par les comédiens des appels au public ; et sur la scène, on voit se mouvoir une tournette festive de cabaret aux parois transparentes, cernée par un sillon de boue : les performers restituent, dans la splendeur d'une danse effrénée, les débordements hors de toute mesure des adeptes de beuveries. Sur le plateau, à deux ou à quatre, les personnages « copieusement ivres » et confinés dans leurs paradis artificiels, célèbrent la vie à travers leur présence burlesque, brutale et lyrique, évoquant l'esprit, le désir divin, le chuchotement du Seigneur dans notre cœur et l'existence : « La mort n'est pas, et voilà tout ».

Ces figures cocasses, habitées par le corps de chair et éprouvé de John Arnold, Aurélie Arto, Camille Bernon, Bruno Blairet, Camille Cobbi, Thibault Lacroix, Mathieu Marie et Mélanie Menu, sont au rendez-vous d'une ivresse clownesque et mystique. Jeu de cirque, engagement corporel, chacun met en jeu sa silhouette verticale vacillante pour pallier aux contrepoints titubants des démarches rationnelles. Chacun y va de la torsion de ses pieds et de ses jambes dans le tangage de la station debout, jusqu'à la perte de l'équilibre et la chute, pour finir en rampant. On croirait des passagers pris par le mal de mer sur le pont d'un paquebot



nocturne. Il ne reste alors que l'avancée à quatre pattes, et une fois les jambes dépliées, la tentative ratée puis réussie de relèvement fragile grâce à un genou qui se dresse. Et comme on tombe souvent, tant dans une boue métaphorique que dans des flaques noirâtres bien réelles, les enivrés s'essuient le visage sali avec leurs mains. Tous tentent bien de s'aider mutuellement pour se relever mais les mains glissent. « Quand tu aimes quelqu'un, tu finis toujours vautré sur le plancher parce que la terre se dérobe sous tes pieds ».

Le sens est dans l'amour et dans l'humour. Si on aime, on vit, si on n'aime pas, on n'est rien – un objet en polystyrène : « La liberté c'est quand ton cœur est donné une fois pour toutes et ce n'est plus toi son maître, mais celui à qui il appartient de droit. »

L'énergie déployée par les interprètes offre un ballet magnifique, entre, d'un côté, les postures physiques, les démarches houleuses de fatigue et d'épuisement, et de l'autre, la déclamation vigoureuse et maîtrisée, martelée et rythmée, d'une parole répétitive de leitmotivs et de refrains, qui exige le retour d'un contact avec la réalité. Du coup, mise en scène et jeu des comédiens reprennent contact avec le théâtre. « Et toute cette liberté que nous voulons, dont nous parlons tous ici en permanence, que nous essayons tous ici tout le temps d'obtenir. Quelle liberté ? Vous voulez être libres ? Libres de quoi, putain ? ! Libres de qui, putain ? En quoi consiste cette liberté ? Quelle foutue liberté pouvez-vous espérer, si nous avons perdu ce foutu contact. »

Le spectacle rabelaisien bien vivant des *Enivrés* – vigueur puissante, élan et crudité – empêche de sombrer dans la mélancolie, grâce à la Dive bouteille et l'art du théâtre.

• Véronique Hotte